

36 rue Soubise...

C'est peut-être en traînant dans l'atelier de son grand-père, souvenirs d'enfance, des formes en bois prêtes à servir pour des moules de fonderie que l'artiste a projeté, retour en arrière, ce qu'était la production, les échelles des objets, un rapport entre l'architecture et la construction de ce qui abrite et de ce qui contient. De ce savoir-faire familial, il a gardé une veine sculpturale proche de l'assemblage de menuiserie. Il a même un temps, centré une pièce de l'une des maisons qu'il a occupée autour de l'importante activité prise par une machine à bois très spécialisée. Patrice Carré est une sorte d'inventeur. Il reprend au domaine public, à l'histoire de l'art et à son histoire particulière.

Il fréquente la vie comme un curieux, observant tout à la loupe, les sentiments comme les formes. C'est peut-être de cela qu'il tire cette propension à voir le monde, en se glissant dans ses interstices tout comme en l'affrontant carrément. Il occupe l'espace de son atelier, y fabricant de petites sculptures fragiles réalisées dans les packagings des produits pensés pour le display marketing, reprenant au ciseau cranté les œuvres de papier découpé de Matisse (*Matisse à crans*). Il investit l'espace public, y adaptant les fonctions à des paysages où les tapis volants comme la cartographie pousse même parfois à reconsidérer l'espace sonore (1). Patrice Carré joue également avec la lumière, celle de l'espace souterrain d'un parking, par exemple, celle de luminaires trouvés qu'il installe en frise. Il chahute les sens, les déplaçant à l'inspiration, mais aussi selon le contexte, choisissant les médiums ad hoc. Le côté « fait main », comme il le dit lui-même, peut cohabiter avec des matériaux sollicitant des procédés industriels. Rien d'ostracisé dans ce travail. L'endroit auquel il destine sa cogitation peut influencer l'orientation des formes proposées.

Poursuivant, son rapport entre espace imaginaire et quotidien a la qualité de ne jamais s'imposer de façon autoritaire. L'adresse de son œuvre et son ouverture déjouent toujours la faiblesse et l'idiotie. Une intelligence franche des paradoxes, de la sophistication des procédés, s'impose, grâce à une simplicité apparente des enjeux renvoyant dans les cordes l'immuable hiérarchie instituée entre design et art ainsi que celle instituée entre abstraction et figuration, d'où des entrées à double sens permettant une discordance des temps, une dissonance des concepts que l'on peut voir à l'œuvre, par exemple dans l'installation sonore (ou) sonante *Formez le cercle !*. Comme l'écrit l'artiste en 1996 (1), « l'état d'esprit à l'origine de l'œuvre d'art permet d'envisager l'objet dans une ouverture métaphorique et une complexité d'interprétation qui dépend activement de celui qui regarde, c'est-à-dire sans crainte de ne pas obéir à un monde unique de référence, auquel il faudrait se conformer, ressembler ».

À Dunkerque, Patrice Carré a dessiné un lieu en même temps qu'une lumière. Le souhait de dégager l'espace et de faire entrer la lumière dans le lieu a commencé de manière

floue. Les commanditaires qui sont également les utilisateurs et les habitants voulaient un accueil plus beau, plus fonctionnel et plus lumineux. Ils désiraient également rendre plus visible, de l'extérieur, la maison de quartier. Alors de réunions en allers-retours, d'un port à l'autre, Marseille-Dunkerque, entre lumière méditerranéenne et lumière du nord, une lente imprégnation des enjeux du projet s'est formée. Entre une inscription de formes visuelles, d'habitats, de bâtiment, d'ambiance, de lumière et des remontées de souvenirs de vie lilloise mêlées à celles de différents voyages dans la région. La maison de quartier Soubise à Dunkerque s'inscrit dans un quartier assez standard qui a traversé différentes épreuves, le bâtiment jouxte un immeuble du XVIII^e siècle, les strates vont et viennent, et surtout celle de la reconstruction que Patrice Carré ne finit pas de détailler avec jubilation dans ses multiples interprétations et interpénétrations engendrant un tissu urbain entre une rigueur et un imaginaire proches de la Belgique et des Pays-Bas. Le paysage intervient alors comme une couleur supplémentaire. Depuis le travelling insensé sur la digue du Braek revenir au quartier Soubise aux rues bien rangées qui filent vers le canal à l'une de ses extrémités et s'accrochent au centre névralgique à l'autre. Le quartier est déjà en mouvement comme la place du Palais de justice, réaménagée sans encombrement de l'espace public par de nombreux objets divers et variés. Un projet des habitants qui montre qu'à Dunkerque on sait ce que l'on veut ou peut-être ce que l'on ne veut pas.

La lumière à l'origine, davantage de lumière et l'on demande à un artiste de lui donner forme. C'est donc Patrice Carré qui, voyant le lieu et son implantation, imagine tout de suite un projet d'ensemble parce que pour faire la lumière il faut repenser la façade et le hall et ne pas seulement se fixer au plafond avec des luminaires artistiques. La démarche va plus loin. Les vitres de la façade aveuglées d'affiches et de toutes sortes d'annonces deviennent celles d'une fabrique, d'un petit atelier, au premier abord assez passe muraille pour se fondre dans une ville née de son activité portuaire et de l'industrie. Ce service public de grand proximité, l'artiste l'entend comme une fabrique à idées, avec sa production d'échanges, de savoirs, d'information, de services, de réponse et de partage.

Alignée sur la rue, la nouvelle façade de structure métallique constituée de vitres transparentes et dépolies à mi-hauteur rythme en cadence les effets de profondeur et d'opacité du lieu. En même temps, Patrice Carré veut réaliser un vrai signal. Pas de faux-semblant, ici on travaille. De jour, les lettres en métal alignées sans emphase indiquent la fonction du lieu, une maison de quartier, reprenant la couleur bleue des encadrements des vitres de la façade, une harmonie voulue, en résonance avec le rouge des briques d'un bâtiment de la reconstruction fin 1950 sans effet particulier. La nuit ou à la nuit tombée, la façade s'anime de signes énigmatiques géométriques négociés comme des sortes de hiéroglyphes lumineux

reprenant derrière le vitrage le dessin profilé mais en élévation des luminaires intérieurs collés au plafond. Alors, la fonction s'abîme discrètement dans le noir, prenant un régime différent des enseignes de boutiques et d'espaces commerciaux en tout genre.

Jour et nuit, l'intérieur s'orne d'un sentier lumineux qui accompagne le visiteur, en une suite de formes géométriques, là encore, simples et colorées. Patrice Carré a accommodé la recette de la sauce Soubise pour décliner cette singulière partition qui va des oignons ronds largement ouverts vers les mesures de cuillères de crème fraîche. Délicate intension du motif lumineux, mais point n'est besoin de connaître la recette pour goûter à cette fantaisie lumineuse. Pour le curieux, c'est plutôt dans le travail de l'artiste qu'il faut chercher les accointances. Il se souvient ici qu'il a utilisé la forme d'une patate pour réaliser des peintures. Cette veine qu'il réutilise va avec son penchant pour tout un vocabulaire domestique, un vaste champ d'objets manufacturés, comme il l'écrit lui-même, et une curiosité presque anthropologique de leur émergence d'où il tire mille et une recettes, orthodoxes ou dévoyées. Les formes patatoïdes des meubles proviennent d'un dessin exécuté sans talent particulier d'une surface variable comme lorsque l'on dessine un ensemble en mathématique. « Tu fais la forme. Point ». Les patatoïdes sont issues de pommes de terre que Patrice Carré a copié pour décliner un ensemble, une des charnières importantes balisant son parcours, toute une suite de pièces exécutées dans différents médiums. Ainsi dans un souci de confort, a-t-il conçu des meubles un peu surdimensionnés dans les échelles ainsi que dans l'épaisseur des plateaux montrant leur matière bois, du hêtre, aux formes légèrement enveloppantes et sinusoïdales, rappelant les formes bio-morphiques d'Hans Arp. Elles viennent vibrer dans l'espace, façon ligne claire échappée d'un album d'Hergé, père de la bande dessinée belge, une autre accointance encore de l'artiste. Un espace, même un peu officiel, devient avec Patrice Carré, un lieu où l'humour n'est pas loin, même si la situation est sérieuse. Ainsi ici, la personne qui entre est-elle attendue par un mobilier qui procède du vaisselier, comme à la maison, converti en meuble étagères et destiné à enserrer des dossiers mis aux couleurs de l'ensemble. Ne manquent plus que la plante verte et l'aquarium à poissons rouges, les espaces sont prévus. Les tabourets et les banquettes s'ornent d'un moelleux skaï bleu venant recouvrir de généreuses assises. D'ailleurs les tabourets à l'assise en forme de gros galets aplatis peuvent servir à deux jeunes personnes. Tous les termes s'additionnent qui qualifient la rigueur un peu déviante d'un art au service d'une administration pour mieux en révéler toute la part humaine. Le dessous de la table haute présentoir peut loger des jeux d'enfants. Le plan du bureau en forme de boomerang sollicite confortablement les personnes accueillies dans l'espace du secrétariat. L'orange trouvé sur place telle une couleur issue d'on ne sait quel placard des services municipaux et oubliée pour quelques tâches d'entretien, reprend de l'éclat sous la patte de l'artiste et vient s'associer au blanc et aux petites touches de rose et de jaune des classeurs. La

plus value artistique à valeur d'usage met en œuvre un certain art de vivre et même plus, une façon d'envisager le monde et d'y projeter des désirs. Ouvrir l'espace en le débarrassant de tout ce qui peut entraver la circulation et le mouvement des corps tout en induisant un ressenti de confort sans déborder dans un design trop ostentatoire et par trop marqué périssable. Le bois des meubles porte la trace d'une construction d'assemblage, construction d'idées, allée à des solutions de menuiserie basique. Les pieds des tabourets sont conçus d'abord comme de petites architectures abstraites en pensant aux poteaux en croix de Mies Van der Rohe avant d'être intégrés dans le mobilier. A l'image de Dunkerque qui a su traverser le temps au fil des reconstructions, le geste de Patrice Carré rend comme une sorte d'hommage à cette architecture moderne conçue dans un projet où un certain progrès technique accompagnait alors des projets humanistes pour ne pas dire utopiques. La maison de quartier, une des branches de proximité en fait partie. Son œuvre, conçue spécialement pour la Maison de quartier Soubise, est un équilibre, une sorte de calcul expérimentant l'héritage moderne et des ramifications à inventer, sans jamais perdre le fil d'un certain art de l'ameublement. On pourrait y voir, un cheminement musical à la façon d'Eric Satie. Un parcours issu de musiques populaires qui occupent, sans que l'on y prenne garde, le cours de la vie jusqu'à se distordre et se plier de rire dans la légèreté d'un espace cristallin. On peut ajouter la science de la musique, composée avec les bruits et la rumeur du monde, de musiciens futuristes tel Luigi Russolo. Patrice Carré joue-t-il sur plusieurs registres ? Peut-être est-ce également pour cette raison que l'on fait allusion à la cuisine futuriste, multi sensorielle, en évoquant certaines de ses œuvres ?

Patrice Carré est rompu aux exercices de l'espace public. Il a réalisé déjà plusieurs œuvres spécifiques dans d'autres contextes, un café-musique à Beauvais (1997), une commande d'éléments artistiques pour la médiathèque de Lannion (2006), *les mondes à l'envers*, une installation lumineuse et sonore dans un parking de l'aéroport de Lyon Saint-Exupéry (2008), une autre, *sons de villes/musique de champs* dans un collège à Montpellier (2010) (3).

À Dunkerque, le travail d'élaboration du projet demande un temps qui ne correspond pas à une volonté administrative normée uniquement par le principe de réalité des plannings. Il faut tout d'abord trouver le rythme et créer en même temps, se régler sur une musique qui s'accorde, pas à pas et au fur et à mesure, que s'échangent des visions communes entre l'artiste et les commanditaires. Quelles sont les différentes parties en jeu ? Qu'imagine-t-on ensemble pour le futur ? L'avancée se fait à cette condition, faite de bonds et de rebonds, expérimentant une élasticité du temps à affoler autant que les neutrinos la loi de la relativité. L'artiste et les commanditaires s'embarquent pour une traversée où chacun doit trouver sa place, Artconnexion jouant le rôle de médiateur dans la germination du projet. L'espace se structure petit à petit à partir d'une méthode qualifiée par l'artiste de : « comic conceptuel ».

« Les formes commencent à émerger, elles se définissent en contour, couleur, matière. Il s'agit de trouver un nouveau « climat » pour ce lieu. La matière monte, beurre, crème, sel et poivre, les oignons émincés, blanc, jus de viande, farine, eau. Tout un jeu de langage et de couleurs se met en place alors « dans une géométrie assez libre et réinterprétée ici de façon à ce que la sauce s'étale pour éclairer au maximum ». Les oignons louchent vers le mouvement hypnotique des roto-reliefs de Duchamp déjà utilisés, entre autres et notamment, pour *les rotos de l'été*, détournant le projet optique vers un univers acoustique associé en 24 disques 33 tours (4). Ici c'est pour des questions de « respiration lumineuse ». Les mesures d'eau, de farine, de beurre, le sel, le poivre, sans oublier les quatre cuillères de crème fraîche, s'offrent dans des proportions plus ou moins généreuses, suivant la recette de la sauce Soubise. L'interprétation proposée dessine un schéma au plafond suivant la manière d'accommoder une transparence plus ou moins sourde et colorée. Le regard peut ainsi basculer afin d'essayer de donner un air à cet ordonnancement. Cette fantaisie donne lieu à une succession d'éclaircissements couronnant les têtes, comme une sorte de respiration créant un espace différent, aussi bien psychologique que physique. Pour ce projet élaboré en fonction de la construction du cahier des charges par les commanditaires, c'est clair, faire de la place, retirer les éléments inutiles, ranger, circuler dans l'espace fluide et chaud pour être bien, accueillir. Le curseur du projet se déplace en fonction des remarques et des propositions successives de l'artiste et des commanditaires, et évidemment des moyens disponibles pour porter cette réalisation. À Dunkerque, le 36 rue Soubise se transforme incroyablement, puisqu'à la suite lumineuse éclairant entièrement un plafond s'ajoutent un traitement de l'entrée, du hall, une nouvelle façade et un mobilier fait sur mesure. Les utilisateurs et le personnel peuvent commencer une nouvelle histoire dans une ambiance, qui, bien qu'elle n'oublie jamais un passé respectable, œuvre comme une sorte de détonateur aux scénarios potentiels qui se jouent ici, toujours dans un montage et un assemblage des formes et des idées, une intimité permise dans un entre-deux, mêlant extérieur et intérieur, transfigurés.

Lise Guéhenneux

(2) *catalogue du FRAC Bourgogne 1984-2000.*

(1), (3) et (4) voir site : [www. documentsdartistes/carré](http://www.documentsdartistes/carré)